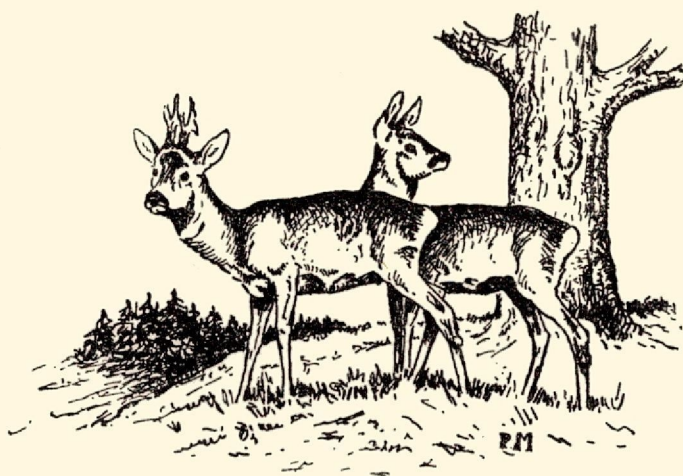


COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GUYON*



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR



RALLYE SAINT-HUBERT

M. Honoré GUYOT patron du Rallye Saint-Hubert, a fêté ses nocés d'or, au titre de maître d'équipage, ce dont bien peu de veneurs peuvent s'enorgueillir.

En 1898, avec son frère, M. Jean GUYOT, il fonda le Rallye Montigny, un vau-trait qui débuta dans la Nièvre et y découpla pendant quatre saisons. Au bout de quoi, en 1902, il transféra la meute en Berry et l'installa au chenil du Côteau, où elle tient toujours résidence.

Deux ans encore, l'équipage resta dans les voies chaudes, puis, à lui aussi, la bête noire commença à manquer et, changeant de température, les chiens furent mis au chevreuil, dans la voie froide. C'était en 1905, date qui marque dans l'histoire de l'équipage.

Cette année-là était la trente-septième du Rallye Saint-Hubert que dirigeait M. CHAMBON, oncle de M. Honoré GUYOT. Le neveu décida de coupler avec l'oncle et sous le même titre. Il devint ainsi patron, associé au Rallye Saint-Hubert.

L'année suivante, le vicomte D'ANCHALD mettait bas et M. GUYOT lui achetait ses chiens. Deux ans plus tard, 1908, il se séparait de M. CHAMBON et chassait seul. Deux ans encore, et, en 1910, il s'associera avec son voisin et ami, M. SOUBIRAN.

Ici, la chronologie fait silence et vingt-neuf ans de vénerie sans histoire — mais non sans besogne — avec l'hiatus, toutefois, de 1914-1918, nous amènent à l'année

RALLYE SAINT-HUBERT

fatale 1939. Pendant deux ans, 1919 et 1920, le sanglier ayant profité du répit de la guerre pour pulluler à nouveau, l'équipage avait pû et dû reprendre son ancien office de vautrait. Ce furent ses seules infidélités au chevreuil.

Le Rallye Saint-Hubert a chassé régulièrement à proximité de son chenil, entre Saint-Florent et Vierzon, sur la rive gauche du Cher, dans les forêts de Castelneau, Font-Moreau, Quincy et Coulanges : une tenue de bois d'une trentaine de kilomètres dans sa longueur, très vifs en chevreuils. Bois très fournis et fourrés, percés de grandes allées, où, avant 1939, les animaux étaient très nombreux. Chaque enceinte possédait plusieurs hardes de chevreuils et, à n'importe quel rendez-vous, l'attaque pouvait être immédiate. Mais M. GUYOT désirait des brocards, surtout au début et en fin de saison, pour sa collection de massacres. Alors, on attaquait aux endroits où les gardes en avaient connaissance.

En s'y rendant, les chiens ne cessaient de croiser des voies chaudes, mais ils n'y prenaient garde, attendant les ordres, tellement froids qu'on ne pouvait compter que sur les jeunes chiens pour échauffer un animal.

Ils étaient 30 à 40 bâtards poitevins, très près du sang français, vites, mais sages dans le change, pas billebaudeurs pour un sou, maintenant leur voie au milieu d'animaux par paquets. On vit là dedans *Sirène*, qui donna trois portées en trois ans et dont tous les produits sans exception, ont été de change, convaincus dès leur première année, précocité assez rare.

Une de ses filles, *Ballade*, a marqué le change à sa seconde sortie et persévérait, quand un coup de pied de cheval la tua en sa deuxième saison.

Un autre fils de *Sirène*, *Avocat*, n'a pas seulement été le chien de tête de l'équipage pendant six saisons sur neuf qu'il a fournies, mais encore et, surtout, un étalon remarquable, traçant admirablement, qualité et modèle. Ses façons dans les défauts étaient très particulières. Il entourait, d'un galop rapide, le point de chute de la voie, élargissant ses cercles parfois à plus d'un kilomètre. Et, tout à coup, on entendait sa gorge puissante annoncer le succès. Alors, il n'était pas question de lui rallier la meute, elle y volait d'elle-même et la menée reprenait de plus belle : *Avocat* ne se trompait jamais. Que si, par un hasard, sa méthode ne l'avait pas remis sur la voie, il revenait au point de départ, sur nouveaux frais et il avait vite fait de remettre son animal debout ou de le porter bas, s'il était sur ses fins.

Jamais il ne chassait les doubles, il cherchait tout de suite le décrochage. A son appel, les chiens accouraient et les ruses des animaux tournaient contre eux-mêmes.

L'inconvénient d'un tel chien, est la confiance des autres. Ils finissent par s'en remettre à lui et le travail de l'ensemble en pâtit. Si quelque raison le retenait au chenil, le début de la chasse flottait. Mais, quand ils avaient senti qu'il ne fallait plus compter sur lui, le désir de manger leur chevreuil poussait les chiens à travailler eux-mêmes; on y mettait une demi-heure de plus, mais on prenait quand même.

Un autre chien, d'un travail aussi remarquable, ce fut *Marengo*, né treize ans après *Avocat*, dont il descendait, avec un apport de sang étranger. Très brigand en sa première saison, il n'a été vraiment bon qu'en sa deuxième. Mais alors, capable de prendre n'importe quel chevreuil à lui seul. Son défaut était de tirer la meute outre mesure, car il criait sans arrêt. En une saison, la seconde, son train enragé a forcé et mis à mort 7 chiens de quatre à six ans. Je le sais bien, le patron aurait dû se priver de ses services et un Rogatien LÉVESQUE l'eût branché d'emblée. Mais il faut le courage de se séparer d'un chien de cette qualité et combien de veneurs pourraient jeter la première pierre à M. GUYOT ? Du reste, la justice immanente a joué et *Marengo* a fini par se forcer lui-même. Au cours de sa troisième saison, il est mort d'une congestion des reins. Un météore.

Sa descendance, quoique excellente, a été beaucoup moins régulière que celle d'*Avocat*.

RALLYE SAINT-HUBERT

Dans les débuts de l'équipage, une très bonne et jolie chienne, *Idole*, décrocha le prix d'honneur au concours d'équipages de chevreuil organisé à Montargis en 1914. Il s'agissait de récompenser le chien de chevreuil le plus complet.

La meute a été servie par Ferdinand CORBIER et Gatien BUTTEUX, à partir de 1938, par Pierre ROBERT. Et voici comme ça chassait.

Pendant le premier quart d'heure, les vieux chiens, très froids, nous le savons, suivaient les chevaux, se contentant de goûter la voie, quand ils venaient à la croiser. Mais sitôt l'animal échauffé, ils s'y mettaient tous, accélérant leur menée, pour terminer comme des fous. En cours de chasse, ils ne se souciaient d'aucun animal qui ne fût le leur. « Combien de fois, m'écrit M. GUYOT, n'ai-je pas vu les chiens « traverser une jeune taille avec une harde d'animaux à vue devant eux. On aurait pu



MM. J. et H. Guyot et Soubiran

« croire qu'ils la suivaient. Il n'en était rien, car la harde prenait une direction et les chiens une autre, sans ralentir. Tout simplement, la harde avait couvert la voie de l'animal de chasse passé avant elle. Fait d'autant plus remarquable que, au chevreuil, la voie d'un animal sur ses fins se fait de plus en plus froide. Mais aussi, c'est le moment où les chiens sont le plus attentifs à la maintenir, parce qu'elle leur annonce la curée proche. Leur sagesse était telle que jamais change ne nous fit manquer un animal. »

Un 31 mars, pour la clôture, l'équipage avait attaqué un très vieux brocard. L'animal était donné, vu par corps, hardé avec cinq autres, dont un second brocard et deux chèvres suitées. Bien que le second brocard fut à sa 3^e ou 4^e tête, celui de chasse était aisément reconnaissable : bois très longs, gros corsage. La harde attaquée, le vieux brocard fut trié assez vite. Au bout d'une heure de rapide randonnée, il revint à son enceinte d'attaque et s'y remit avec sa harde. A l'arrivée des chiens, les six animaux repartent de conserve et débouchent vers une autre partie de la forêt. Les chiens, toujours à plein train, les serrent de près, sans les avoir à vue. Galopée par un matin, la harde se disperse et rentre en forêt, cette fois, à la vue des chiens.

RALLYE SAINT-HUBERT

Le vieux brocard se trouvait le plus éloigné, en sorte que pour aller prendre sa voie, il fallait en croiser cinq autres divergentes. Alors, mes amis, vous eussiez vu les chiens passer sur les voies de change et rentrer en forêt droit sur celle de leur animal en criant à pleine gorge. Hein ? Voyez-vous bien cela ? Le brocard fut porté bas après deux heures et quart de jolie chasse.

Combien étaient plus dangereuses les chutes de voie ! A l'attaque, les animaux rusaient à l'intérieur des enceintes où la menée est relativement facile, grâce aux portées. Lorsque l'animal commençait à sentir que ses ruses étaient vaines, il prenait les allées, les suivait à l'infini, sur leur partie frayée. Là aucune portée, car on élaguait soigneusement. A chaque carrefour, à chaque étoile, l'animal redouble ses voies sur une ou deux allées et repart sur une troisième jusqu'à une refuite.

Imaginez un cavalier foulant cette voie avant le passage des chiens. Tout sentiment disparaît, il faut alors la débrouiller au vol ce l'est. Vous pouvez calculer le temps perdu, surtout s'il fait sec ou que les allées soient empierrées. Ce n'était pas chose rare qu'un forlonger sur une voie vieille de près d'une heure et comme les animaux, très vigoureux, ne se remettaient presque jamais, il fallait un coup de veine pour sauver la retraite manquée.

Les chiens étaient blasés sur ces malices et faisaient les chemins à miracle, prenant volontiers les grands devants et réduisant par là les risques de défaut. Du reste, très vites et perçants, ils ne laissaient guère leur animal prendre une forte avance.

Quant à la méthode de chasse, elle est très simple : laisser faire les chiens, les aider le moins possible. Jamais, ou, pour ainsi dire, on n'usait du fouet de chasse. Au chenil, c'était une autre affaire, car le patron tenait à des chiens bien créancés. Dehors, ils s'arrêtaient à la parole, sur place. Jamais M. GUYOT n'a pris la peine de dresser un cheval au fouet. Du reste, quand son élevage ne suffisait plus à sa remonte, il achetait des chevaux difficiles, lesquels sont très qualitateux en général et peu chers. J'ai vu un grand diable d'anglo, avec une encolure de cerf qui en disait long. Et, là-dessus, M. GUYOT en filet.

En début de saison, par principe et sitôt les chiens en défaut, le patron se cachait, les obligeant à s'en tirer tout seuls. S'ils n'y arrivaient pas, on rentrait au chenil, quitte à remettre ça le lendemain. Le principe du grand « Roro » : le chien doit en savoir plus que l'homme.

Les premières attaques étaient dans des endroits faciles, sur un chevrillard, si possible. Quand on avait pris, les chiens étaient laissés à leur curée, comme ils l'entendaient. Ainsi se persuadaient-ils qu'ils chassaient pour prendre et manger leur chevreuil. Ici, M. GUYOT marque la différence entre l'équipage bien en curée et celui qui ne prend pas.

« Quel que soit l'animal chassé, l'équipage qui ne prend pas jette au début, « feu et flammes, puis tout ce beau zèle se calme, la chasse se traîne et finit par « s'arrêter. Bien au contraire, l'équipage en curée commence froidement, se réserve « vant pour charger à la fin... Il vaudrait mieux, direz-vous, voir les chiens charger « de bout en bout. C'est exact et je l'ai constaté bien souvent chez moi : les jeunes « chiens chargent au début et les autres pour finir. Mais quand les chiens connaissent « bien la vigueur de leurs animaux, ils réservent leurs forces pour le moment décisif. »

Le grand secret est là, savoir mettre en curée, « mais une curée méritée, où les « chiens ont conscience d'avoir pris eux-mêmes leur animal, l'aient senti décroître « petit à petit. Par contre, je considère que le fait de tuer un chevreuil au fusil, « devant les chiens, ne sert à rien.

« J'ai eu deux ou trois fois dans ma carrière, le malheur de voir tuer, devant « mes chiens, mon animal de chasse. J'ai voulu faire curée, mes chiens l'ont toujours « refusée. »

M. GUYOT s'est imposé de ne jamais chasser un second animal quand, par exception, le premier, chevrillard ou autre, avait été pris rapidement. Pour une

RALLYE SAINT-HUBERT

fois qu'il y a failli — par courtoisie pour un ami et ses invités — il lui a fallu quatre heures de chasse pénible pour obtenir son deuxième hallali. Les chiens avaient jeté leur feu, chassaient sans entrain. Et les chasses suivantes les trouvèrent beaucoup moins sages dans le change.

Un chevreuil normal, bien chassé, tenait en général entre deux et trois heures d'un train très rapide. Une vieille chevrette, cependant, qui avait l'habitude de vivre en boqueteaux, quoiqu'elle y fût souvent dérangée, se fit chasser sur six heures de débucher, fournissant en plaine rase 90 kilomètres en ligne droite, contrôlés au curvimètre, sans compter les détours. Le brouillard avait ramené à 100 mètres l'horizon visible. Par deux fois, elle traversa une rivière en crue et finit par se remettre dans un paquet de joncs inaccessible. On allait sonner la rentrée au chenil, quand elle fut vue reprenant terre. La meute remise à la voie, elle tint encore une demi-heure, sur un hallali courant de 7 kilomètres et tomba morte devant les chiens. Ce jour-là, un des meilleurs chevaux de l'équipage, prêté à un ami un peu chaud, fit sa dernière chasse.

Il est bien rare, et d'ailleurs assez invraisemblable qu'un veneur n'aime pas les chevaux. Il vit trop dans leur usage et dans leur familiarité. Mais tous ne s'avèrent pas hommes de cheval, ce qui n'est ni la même chose, ni une conséquence nécessaire. M. GUYOT est homme de cheval. Il a élevé presque tous les chevaux, en majorité de pur sang, qui ont remonté son équipage.

Moins nombreuse, mais pas moins remarquable, une lignée de demi-sang galopeurs est née et s'est perpétuée sur ses terres. La gloire en est la célèbre *Jérusalem*, d'où sont sortis *Dragon Rouge II*, *Haricot Vert*, *Josette V*, tous spécialistes du cross, dont ils ont ramené un demi-million d'argent public. Un tel élevage est l'honneur du maître qui le dirige et la parure de l'équipage qui l'utilise.

Campez sur un de ces beaux chevaux, M. Honoré GUYOT, maître d'équipage dans sa tenue bleu de roi, à gilet et revers de velours feu, culotté de velours bleu, enfoncé dans ses bas, entonné dans ses bottes de vénerie, groupez autour de lui, ceux et celles qui porteront le bouton doré à tête de brocard et devise : Rallye Saint-Hubert. La belle vénerie ! M. GUYOT, silhouette nerveuse, redressée aux écoutes comme la longue encolure de son anglo, double branche d'un beau V qui est bien celui de la victoire ; près de lui, le dos attentif d'un cavalier qui est son frère ; la fine américaine de M^{me} GUYOT, la taille de M^{lle} Madeleine GUYOT, jaillie en arrière du somptueux avant-main de son pur sang ; et cette robuste, énergique apparition : sur le dos, en coup de fusil, d'un admirable nivernais, le fouet à la cuisse, la botte de vénerie un peu filante, dans l'aplomb d'une assiette assurée, la moustache arrêtée court, le monocle calme et le regard droit M. A. SOUBIRAN, l'ami et l'associé du patron. Et puis M^{me} SOUBIRAN, M^{lles} Solange et Marthe GUYOT, MM. Jean et Pierre GUYOT, MOLLEVEAUX, les barons Pierre et Henri d'ALMONT, Charles PILLIVUYT, Paul de LÉCHEROLLES, Georges LUCAS. Vous avez devant vous, gens, chiens et chevaux, un équipage bellement créancé, le Rallye Saint-Hubert, qui s'est assuré 45 hallalis par saison.

Hélas ! je vous le présente dans un recul déjà lointain. Depuis lors... En 1925, un grave accident, à un concours d'équipages de chevreuil, prive M. SOUBIRAN de monter désormais à cheval. En 1941, il meurt. D'autres s'éloignent ou disparaissent : « A part ma femme, écrit M. GUYOT, ma fille Madeleine et Charles PILLIVUYT, je chassais à peu près seul ces dernières années. Au début de cette guerre, « j'ai hésité à conserver mes chiens, prévoyant les très grandes difficultés actuelles. « Sur l'instance de ma fille et de quelques amis, j'ai conservé ma race de poitevins, « mais je crains bien que cela ne serve plus à grand'chose, la vénerie sortira difficilement de cette épreuve. »

Difficilement : le beau mot d'optimisme ! Et puis, venez lire par-dessus mon épaule : « Je n'ai plus, malheureusement, la vivacité de ma jeunesse, étant à la veille « de mes soixante-dix ans et j'ai failli me faire démolir par un grand vieux solitaire. « Complètement forcé, insensible aux balles qui ne pouvaient percer son armure « de plus de 5 centimètres, il chargeait chiens, chevaux, hommes et a fini par me

RALLYE SAINT-HUBERT

« jeter bas. Je lui avais, par bonheur, crevé un œil, ce qui m'a sauvé la vie, car il m'a perdu de vue, alors que j'étais étendu à terre...

« Poussé par la nécessité de détruire les sangliers et par mon rôle de loutveter, j'ai croisé une ou deux chiennes avec mes chiens de loutre. Cela m'a donné des produits bons aux cochons, mais la casse les fait fondre. Si Dieu me conserve assez de santé pour chasser encore, quand nous serons sortis de ce cataclysme et que je ne puisse plus chasser le chevreuil, je me remettrai à la loutre. »



Loutre Hallali

Car nous y arrivons et M. GUYOT ne me pardonnerait pas, ni ne se pardonnerait de vous laisser aller sans une visite à une dépendance de son chenil. Une manière de violon d'Ingres — mais où il est maître. Ce ne sont plus des poitevins que vous y admirerez, mais une belle quinzaine d'otter-hounds, une lignée qui, pendant trente-cinq ans, exactement de 1904 à 1939 a chassé la loutre dans la plupart des petites rivières du Centre et partout où elle a été demandée, M. Honoré GUYOT l'a possédée en association avec son frère, M. Jean GUYOT; depuis la mort de ce dernier, en 1930, il la garde à son compte.

Tandis que le laisser-courre combine la vénerie avec l'équitation, la chasse à la loutre l'associe à la pêche. Avec non moins d'utilité, car si l'un s'attaque à des dévastateurs de champs, d'étables ou de poulaillers, l'autre s'en prend à un terrible brigand de rivière. Pour sa part, la meute que voici s'enorgueillit de plus de quatre cents prises.

Cette curieuse chasse se pratique d'avril à septembre, tout à point pour combler la fermeture de l'autre. Elle exige un maître d'équipage « doué d'une grande patience » et d'un sens d'observation développé. C'est sans contredit celle où l'on peut le mieux juger ses chiens, apprécier leur travail intelligent, car l'animal attaqué, la chasse se déroule entièrement sous les yeux des assistants. Par contre, il ne faut pas craindre sa peine ni penser à l'heure du déjeuner.

« Régat de connaisseur, ce travail des chiens en pleine vue des spectateurs, plaisir original, cette menée aquatique où, le nez sous l'eau, buvant la voie — et jamais la vieille métaphore ne fut plus près de la réalité — la meute recherche et retrouve, au fil du courant, le sentiment de son animal.

« Il fait beau les voir, l'homme — dois-je écrire : le piqueux ? — entré dans l'eau jusqu'à l'enfourchure, garanti jusqu'aux aisselles par une combinaison-scaphandre imperméable, les chiens en quête, à la nage ou mi-ressortis, grouillant à l'hallali; la loutre ruisselante, hérissée, à demi-asphyxiée, bien loin de l'aspect velouté qu'elle se donne sur les manteaux de luxe; tout un train amphibie et endiable; chasse pleine de finesse et d'imprévu qui demande évidemment des connaissances très spéciales. »

L'otterhunting est un sport anglais. L'annuaire de 1938 que j'ai sous les yeux, renseigne sur 23 équipages — le plus ancien date de 1790 — dont un seul français, celui de M. GUYOT, porté, cette année-là, pour 15 chiens, 28 sorties, 21 attaques

RALLYE SAINT-HUBERT

et 15 prises. Bien entendu, il y a d'autres équipages de loutres en Angleterre, d'autres en France; mais je note la proportion.

« La grosse difficulté, indique M. Guyot, est de se procurer des chiens. Les équipages anglais, seuls, peuvent en fournir; qui n'a pas un noyau de chiens bien dans cette voie n'arrivera que très difficilement à en former.

« Il existe bien, dans certaines régions de France, notamment en Bretagne, quelques spécialistes de la destruction des loutres. Mais il faut bien dire : destruction, car leurs procédés n'ont rien de commun avec la vénerie. Ils s'aident d'un ou deux chiens et d'un ou deux camarades. Les loutres passant toujours aux mêmes endroits, le chasseur visite ses revoirs tous les jours. Quand il a connaissance d'une loutre remontant le cours de son ruisseau, il alerte ses acolytes. On s'arme de fourches ou de fusils et l'on visite les caches. Arrivé à celle de la loutre, le chien la marque. On se répartit alors rapidement en amont et en aval, sur des gués où la loutre ne puisse passer hors de vue. C'est à ce moment qu'on la déloge en frappant sur le terrier ou en le grattant à la baguette. L'animal descend généralement le courant et, au passage, les guetteurs la tuent. Manquée, l'opération en reste là. »

Toute autre est la chasse à la meute, qui se pratique en Angleterre pendant toute la belle saison. Chez nous, elle doit être arrêtée du 15 mai au 15 juillet, à cause des foin des prés riverains. Il faut en excepter quelques rivières de Sologne, où les prés sont inexistantes.

M. Guyot, dont l'ardeur sportive est incoercible, comblait le vide par le tir aux pigeons. Il fut grand prix de Vichy en 1900, la première année de ce prix; s'y plaça deux autres années. Grand prix de Monte-Carlo en 1901, de Boulogne en 1905,



Chevreuil au débucher

ÉQUIPAGE DE BOISSORIN

puis, plus tard, de Paris et de Deauville, tels sont les à-côté d'une existence de bon veneur.

Toutes n'ont pas un tel « superflu ».

M. GUYOT a repris ses laisser-courre aussitôt après la Libération, et sur les mêmes territoires qu'avant-guerre; Font-Moreau et Coulanges, bois situés sur la rive gauche du Cher entre Saint-Florent et Vierzon.

M. SOUBIRAN étant décédé, M. GUYOT est seul maître d'équipage, deux nouveaux boutons sont venus se joindre aux anciens, M. et M^{me} Raymond DES GEORGES.

Aussitôt après la guerre, l'équipage dût chasser le sanglier, vu l'abondance de cet animal, mais, depuis deux ans, il est revenu au chevreuil.

